

MARIVAUX, *Le Jeu de l'amour et du hasard*, 1730, acte I, Scène 7.

SILVIA, *à part* : Ils se donnent la comédie ; n'importe, mettons tout à profit, ce garçon-ci n'est pas sot, et je ne plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter, laissons-le dire pourvu qu'il m'instruise.

DORANTE, *à part* : Cette fille m'étonne ! Il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fit honneur : faisons connaissance avec elle... (*Haut.*) Puisque nous sommes dans le style amical et que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse te vaut-elle ? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme de chambre comme toi !

SILVIA : Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs : n'est-il pas vrai ?

DORANTE : Ma foi, je n'étais pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue. Tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grande liaison avec les soubrettes ; je n'aime pas l'esprit domestique ; mais, à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc ! tu me soumets ; je suis presque timide ; ma familiarité n'oserait s'approprier avec toi ; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête, et quand je te tutoie, il me semble que je jure ; enfin j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feraient rire. Quelle espèce de suivante es-tu donc, avec ton air de princesse ?

SILVIA : Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant, est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE : Ma foi, je ne serais pas surpris quand ce serait aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA : Le trait est joli assurément ; mais je te le répète encore, je ne suis pas faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE : C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas ?

SILVIA : Non, Bourguignon ; laissons là l'amour, et soyons bons amis.

DORANTE : Rien que cela ? Ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

SILVIA, *à part* : Quel homme pour un valet ! (*Haut.*) Il faut pourtant qu'il s'exécute ; on m'a prédit que je n'épouserais jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE : Parbleu, cela est plaisant ; ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi ; j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA : Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE : Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons ; tu as l'air bien distingué, et l'on est quelquefois fille de condition sans le savoir.

SILVIA : Ah ! ah ! ah ! je te remercierais de ton éloge, si ma mère n'en faisait pas les frais.

DORANTE : Eh bien venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, *à part* : Il le mériterait. (*Haut.*) Mais ce n'est pas là de quoi il est question ; trêve de badinage ; c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien.

DORANTE : Parbleu ! si j'étais tel, la prédiction me menacerait ; j'aurais peur de la vérifier. Je n'ai point de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, *à part* : Il ne tarit point... (*Haut.*) Finiras-tu ? que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut ?

DORANTE : Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerais point.

SILVIA : Non, mais elle a dit que tu n'y gagnerais rien, et moi, je te le
55 confirme.

DORANTE : Tu fais fort bien, Lisette, cette fierté-là te va à merveille, et quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir ; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vue ; il te fallait encore cette grâce-là, et je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

60 SILVIA, *à part* : Mais, en vérité, voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie... (*Haut.*) Dis-moi, qui es-tu, toi qui me parles ainsi ?

DORANTE : Le fils d'honnêtes gens qui n'étaient pas riches.

SILVIA : Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, et je voudrais contribuer ; la fortune a tort avec toi.

65 DORANTE : Ma foi, l'amour a plus de tort qu'elle ; j'aimerais mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, *à part* : Nous voilà, grâce au ciel, en conversation réglée. (*Haut.*) Bourguignon, je ne saurais me fâcher des discours que tu me
70 tiens ; mais, je t'en prie, changeons d'entretien. Venons à ton maître. Tu peux te passer de me parler d'amour, je pense ?

DORANTE : Tu pourrais bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA : Ah ! je me fâcherai ; tu m'impaticentes. Encore une fois, laisse
là ton amour.

75 DORANTE : Quitte donc ta figure.

SILVIA, *à part* : À la fin, je crois qu'il m'amuse... (*Haut.*) Eh bien, Bourguignon, tu ne veux donc pas finir ? Faudra-t-il que je te quitte ? (*À part.*) Je devrais déjà l'avoir fait.

DORANTE : Attends, Lisette, je voulais moi-même te parler d'autre
80 chose ; mais je ne sais plus ce que c'est.

SILVIA : J'avais de mon côté quelque chose à te dire ; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi, à moi.

DORANTE : Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maîtresse te valait.

SILVIA : Tu reviens à ton chemin par un détour ; adieu.

85 DORANTE : Eh ! non, te dis-je, Lisette ; il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA : Eh bien, soit ! je voulais te parler de lui aussi, et j'espère que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est. Ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion ; il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le
90 sers.

DORANTE : Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple ?

SILVIA : Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire ?

95 DORANTE : Voilà encore de ces réponses qui m'emportent. Fais comme tu voudras, je n'y résiste point ; et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA : Et moi, je voudrais bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter ; car, assurément, cela est singulier.

100 DORANTE : Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVIA, *à part* : Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds ! En vérité, cela passe la raillerie. (*Haut.*) Adieu.

DORANTE : Achéons donc ce que nous voulions dire.

105 SILVIA : Adieu, te dis-je ; plus de quartiers. Quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connaître par moi-même, s'il en vaut la peine. En attendant, tu vois cet appartement ; c'est le vôtre.

DORANTE : Tiens, voici mon maître.